

des Etrusques, de leurs Lettres, de leurs Mœurs, de l'ancienneté de l'Ordre Toscan, de la Sculpture, de la Peinture, des temps qui précédèrent & qui suivirent l'invention de la Sculpture jusqu'à la prise de Troye; enfin des temps qui suivirent la guerre de Troye, jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand.

Le nombre des Sujets sera environ de trois cent divisés en douze Livraisons, qui formeront quatre Volumes. Il paroîtra tous les deux mois avec exactitude deux Cahiers, composés chacun de douze Planches & Discours. Prix, chaque Cahier 9 liv. in-4°. & 6 liv. in-8°.

Les deux premiers Cahiers paroîtront & se distribueront le premier Novembre prochain à Paris, chez l'Auteur, M. David, Graveur, rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Observance.

Les Entreprises utiles que M. David a heureusement terminées jusqu'ici, doivent donner de celle-ci une opinion avantageuse.

TROISIÈME Voyage de Cook, 3 Vol. in-8°. Prix, 18 liv. reliés, 15 liv. brochés. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, hôtel de Cluni, rue des Mathurins.

Cet Ouvrage est aussi connu qu'estimé. Ceci est un Abrégé qui, en quittant la forme, prend un ensemble plus *Historique*, & qui, vû son moindre volume, se trouve, par le prix, à la portée d'un plus grand nombre d'Acheteurs.

ADDENDA ad Flora Nannetensis prodromum, curante Magistro Francisco Bonamy, in Universitate Nannetensi Doctore Medico Regente, & Facultatis suæ Decano, Botanices Professore, & Urbis, sanitatisque Medico, Regiæ Societatis Medicæ Parisiensis, &c. A Nantes, de l'Imprimerie de

Lebrun l'aîné, rue Saint Nicolas; & à Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins.

RECHERCHES Théoriques & Pratiques sur les Eaux Minérales de Barbotan, ses bains & ses boues, sur les différentes Maladies auxquelles ces secours conviennent, & sur les Remèdes qui doivent leur être associés; par M. A. J. Dufau. Docteur en Médecine, &c. A Bergerac, chez J. B. Puynefge, Imprimeur-Libraire, au grand Pont; & se trouve à Paris, chez Mme Poilly, quai de Gèvres, in-12. Prix, 1 liv. 16 sols.

MÉDECINE-DOMESTIQUE. L'Auteur de cet estimable Ouvrage nous prie d'avertir qu'on vient d'en faire à Genève une nouvelle contrefaçon en cinq Volumes in-8°. Elle est imprimée page pour page sur la troisième Edition de cet Ouvrage faite à Paris en 1783, chez Froullé, Libraire, quai des Augustins, mais comme elle porte sur le Frontispice quatrième Edition, avec l'adresse du Libraire de Paris & la date 1784, ce qui pourroit induire en erreur, l'on doit prévenir le Public que M. Duplanif n'a pas plus de part à cette contrefaçon qu'à une précédente faite dans la même ville de Genève en sept Volumes in-12, & qu'il les désavoue l'une & l'autre, parce qu'elles sont remplies de fautes, & qu'il n'y a d'Edition véritable & sur laquelle on puisse compter que cette troisième désignée ci dessus.

Comme il ne peut y avoir de fautes indifférentes dans des Ouvrages de Médecine, nous avons cru devoir publier le présent Avis comme intéressant la santé des Citoyens, puisqu'il est question d'un Livre très répandu.

TABLEAUX des Maisons & Jardins des Seigneurs

Et Gentilshommes Anglois, en une Collection de cent Vûes, les plus intéressantes & les plus pittoresques, dessinées d'après nature par les plus habiles Artistes Anglois dans ce genre, divisées en vingt-cinq Livraisons, gravées & colorées conformément aux Dessins originaux dans le genre d'Alberly, avec l'explication de chacune des Vûes, traduite par M. Hauy, Interprète du Roi.

Cet Ouvrage formera le tableau intéressant de l'Angleterre. Chaque Vûe représentera un monument remarquable, soit par sa forme, soit par sa situation, ou un édifice intéressant par la naissance, les richesses, les talens ou les places de ceux qui en sont possesseurs. Un pareil Ouvrage doit être utile & curieux pour les personnes qui retenues, soit par leur état, soit par la crainte d'une trop grande dépense, n'ont pu jouir sur les lieux mêmes des Vûes que l'on s'efforce de leur procurer ici : il doit intéresser aussi les Artistes; ce n'est qu'en comparant les chef-d'œuvres de tous les genres & de toutes les Nations, qu'ils peuvent perfectionner leurs talens. Ceux qui auront voyagé dans l'Angleterre, auront du plaisir à voir la gravure des lieux qu'ils auront eux-mêmes parcourus.

Cette Entreprise, commencée en 1779, se continue en Angleterre avec le plus grand succès, & déjà dix-sept Livraisons qui ont paru prouvent combien l'Ouvrage est vrai & intéressant; mais le prix en étant porté un peu trop haut, la rareté des belles Épreuves, la difficulté de pouvoir entendre les explications Angloises l'ont empêché d'avoir le même succès en France. L'on a donc cru nécessaire d'en donner une copie fidèle, & de faire avec le plus grand soin une traduction Française du texte Anglois; & pour en faciliter l'acquisition, l'on a porté le prix de chaque Cahier à 4 liv. au lieu de 9 liv., prix de l'Original Anglois, dont la totalité montera

à 225 liv., au lieu que celui que l'on annonce ne reviendra qu'à 100 liv., & présentera de plus que l'Original Anglois, l'avantage de la traduction des explications en François.

Il paroîtra une Livraison tous les mois, qui sera de quatre Estampes, suivies de leur explication. On souscrit à Paris, chez Simon, Graveur, au Bureau du Voyage Pittoresque de la Grèce, rue Pagevin, n°. 16.

La première Livraison paroît ; & nous croyons qu'elle préviendra favorablement le Public pour cette Collection.

Le Guide de l'Officier en campagne, ou des Connoissances nécessaires pendant la guerre aux Officiers particuliers, par M. de Cessac, Capitaine au Régiment Dauphin, Infanterie, 2 Vol. in-8°. avec figures, Prix, 10 liv. 2 sols brochés, 12 liv. 10 sols reliés en veau, & 12 liv. en basanne. A Paris, chez Cellot, Imprimeur-Libraire, rue des grands Augustins.

Nous rendrons compte de cet excellent Ouvrage, qui remplit son titre dans toute son étendue & utilité. Il manquoit aux Militaires, qui l'accueilleront sans doute avec empressement. L'Auteur M. de Cessac, à qui l'on doit nombre d'excellens articles du Dictionnaire Militaire de la nouvelle Encyclopédie, donne ici les préceptes d'un Art qu'il possède, & qu'il a pratiqué avec succès.

Les Personnes qui se sont fait inscrire dans le temps prescrit, peuvent faire retirer leurs Exemplaires. Celles qui les désireront soit reliés, soit brochés, payeront de plus 2 liv. 10 sols pour la reliure en veau, 2 liv. pour celle en basanne, & 8 sols pour la brochure de chaque Exemplaire, qu'elles joindront au prix principal, ainsi que les frais d'emballage & port.

*LETTRES Critiques & Politiques sur les Colonies & le Commerce des Villes Maritimes de France, adressées à G. T. Raynal, par M***. A Genève : & se trouve à Paris, chez A. Jombert, Libraire, rue Dauphine, & au Palais Royal.*

Cet Ouvrage, qui peut être de la plus grande utilité, est recommandable par les lumières qu'il donne sur l'objet important qui y est traité.

L'AMOUR s'endormant sur le sein de Pŷché, peint par J. B. Renaud de Rome, Peintre du Roi, & gravé par P. Beljambe. Prix, 4 livres. A Paris, chez l'Auteur, Place de Fourcy, à l'Escapade, maison de M. Moreau.

L'Auteur de cette Gravure a fort bien rendu le calme de la situation du Tableau.

FIGURES des Fables de La Fontaine, gravées par Simon & Coigny, le texte gravé format in-16, papier de Hollande, huitième Livraison. A Paris, chez les Auteurs, au Bureau du Voyage Pittoresque de la Grèce, rue Pagevin, n°. 16.

Cette intéressante Collection mérite toujours les mêmes éloges. Parmi les Auteurs à qui l'on prodigue aujourd'hui le luxe Typographique, il est au moins certain que La Fontaine est un de ceux qui le méritent le plus.

PARTITION de l'Amant-Statue, Comédie en un Acte & en prose, représentée par les Comédiens Italiens, le 4 Août 1785, mise en musique par M. Dal... Prix, 13 liv. Les parties séparées 9 livres. A Paris, chez Lecluc, au Magasin de Musique & d'Instrumens, rue du Roule, n°. 6.

Cet Ouvrage est d'un Amateur dont les talens agréables obtiennent de jour en jour de nouveaux succès. Il n'a point la prétention d'un grand Ou-

vrage, & c'est une nouvelle preuve de bon esprit de la part de son Auteur, qui cependant s'est élevé au-dessus du reste, dans les morceaux où il a voulu faire briller l'habileté incroyable, la voix délicieuse & la méthode charmante de Mlle Renaud.

P R E M I E R Concerto pour le Clavecin avec deux Violons, Alto, Basse, deux Hauts-Bois & deux Cors, par M. W. B. Mozart, Œuvre IV. Prix, 6 liv. A Paris, chez Leduc, même Adresse que ci-dessus.

G R A N D E Symphonie à plusieurs Instrumens, composée par Joseph Hayden, Œuvre XXXVIII. Prix, 4 liv. 4 sols. A Paris, chez Leduc, rue du Roule, à la Croix d'or, n^o. 6, au Magasin de Musique & d'Instrumens.

T A B L E.

STANCES à M. de Pils, 145	Melcour & Verfeuil, 178
Le Tombeau de l'Isle de J n	Mélanges de Littérature étran-
nings, 148	gère, 179
Couplet à Mme de..., 164	Variétés, 181
Charade, Enigme & Logo	Annonces & Nouvelles, 185
gryphe, 165	

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, le *Mercur de France*, pour le Samedi 22 Octobre 1785. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 21 Octobre 1785. GUIDÉ.

M E R C U R E
D E F R A N C E.

S A M E D I 29 O C T O B R E 1785.

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

V E R S

*Faits après une Représentation de Didon,
à l'Opéra.*

D'UN magique pouvoir, prestiges séducteurs,
Qu'à nos yeux vous offrez de charmes !
Didon, par son trépas & par de vrais malheurs,
Jadis aux Tyriens a coûté moins d'alarmes,
Qu'une fausse Didon, par de fausses douleurs,
A tout Paris n'a fait verser de larmes.

(Par M. Hoffman.)

N^o. 44, 29 Octobre 1785.

I

*FABLE du Géant Antée, tirée du quatrième
Livre de la Pharsale de Lucain.*

QUAND la terre engendra ce Géant formidable,
Avec bien moins d'orgueil, dans le sein du limon,
Jadis elle enfanta le superbe Typhon.
De sa mère en naissant il obtint l'avantage
De reprendre soudain sa force & son courage,
Lorsqu'épuisé, vaincu dans un combat mortel,
Son corps iroit se joindre à son sein maternel.
Il avoit pour retraite une caverne obscure ;
Le tigre & le lion lui servoient de pâture ;
Jamais des animaux la moëlleuse toison,
Ni le feuillage épais, ni le tendre gazon,
Lorsque le doux sommeil lui fermoit la paupière,
N'ont gémé sous le poids de sa masse grossière.
Habitans, étrangers, victimes du trépas,
Tout succomba d'abord sous l'effort de son bras ;
Toujours vainqueur, long-tems son orgueil téméraire
Dédaigna d'emprunter le secours de sa mère ;
Seulement défendu par sa propre vigueur,
De la Lybie entière il étoit la terreur.

De ses exploits cruels enfin le cours rapide
Attira sur ces bords le magnanime Alcide ;
Alcide, dont le bras, de cent monstres divers,
Avoit détruit la race & purgé l'Univers.

Ils s'abordent sans crainte, & tous deux dans l'attente,
 Déposent du lion la dépouille sanglante ;
 L'un, d'une huile onctueuse humectant tout son corps,
 De ses membres nerveux assouplit les ressorts ;
 L'autre, pour s'assurer une seconde vie,
 Dans un fable brûlant se roule avec furie ;
 Leurs bras au même instant l'un dans l'autre enlacés,
 A l'entour de leur col forment des nœuds pressés ;
 Sous un énorme poids vainement entraînés,
 Leur tête se raidit & n'est point inclinée ;
 Chacun d'eux s'étonnoit de trouver son égal.
 Alcide moins ardent épuse son rival,
 Qui, baigné de sueur & respirant à peine,
 Exhaloit de son sein une fréquente haleine ;
 Tantôt d'une main sûre il lui serre les flancs,
 Tantôt d'un bras rapide il l'agite en tous sens ;
 Pour triompher plutôt de sa force rebelle,
 Il redouble d'efforts en voyant qu'il chancelle,
 Et d'un genou nerveux pressant ses reins ployés,
 Terrasse enfin le monstre & le jette à ses pieds.
 La terre de son fils boit la sueur fumante ;
 Mais soudain, par l'effet d'une vertu puissante,
 Ses muscles détendus s'enflent de sucs nouveaux
 Qui raniment le cours de ses esprits vitaux ;
 Et son corps reprenant une force intrépide,
 Se dégage des nœuds dont l'enveloppe Alcide.
 D'un si prompt changement le Héros interdit,
 Fut moins à redouter les monstres qu'il défist ;

De l'Hydre, sous ses coups sans cesse menaçante,
 Coûta bien moins d'effort à la valeur naissante.
 Long tems dans cette lutte, égaux de force entre-eux,
 Le sort est incertain & le combat douteux.
 Junon, dont le Héros ne put calmer la haine,
 Jamais n'avoit conçu l'espérance moins vaine
 De voir périr enfin l'objet de sa fureur;
 La sueur inondoit ce front plein de vigueur,
 Qui du ciel, sans fléchir, soutint le poids immense.
 Dès que le fils d'Alemène, usant de sa puissance,
 Veut serrer dans ses bras son terrible ennemi,
 Il tombe & se relève encor plus affermi;
 Pour suppléer sans cesse à son ardeur guerrière,
 La terre lui transmet sa vertu toute entière:
 A lutter contre un homme elle épuise son sein.

ALCEX cependant qui combattoit en vain,
 De ses nouveaux efforts reconnoissant la source,
 Et voulant lui ravir cette utile ressource :
 « C'en est fait, lui dit-il, je vais rompre le cours
 « D'un appui nécessaire au salut de tes jours;
 « Cesse de triompher, tu n'es plus indomptable. »
 Le Héros à ces mots, d'une main redoutable,
 Enlève dans les airs le superbe Géant,
 Qui, pour s'en échapper, se débar vainement.
 De son fils expirant la terre séparée,
 Ne sauroit de ses jours prolonger la durée;
 Le fils de Jupiter l'étrouffant dans ses bras,
 Le retient suspendu même après son trépas.

De peur que son cadavre, en regagnant la terre,
Ne se redresse encor ranimé par sa mère.

*Explication de la Charade, de l'Énigme &
du Logogryphe du Mercure précédent.*

LE mot de la Charade est *Théâtre*; celui de l'Énigme est *Médecin*; celui du Logogryphe est *Esprit*, où l'on trouve *épi*, *rite*, *prest*, *sep*, *ris*.

CHARADE.

MON premier chez les Grands est un titre d'honneur ;

Mon second à tes yeux offre un lieu solitaire,
Où, par fois, un amant à sa tendre Bergère
Esprime sur mon tout son amoureuse ardeur.

(Par M. Lar..., de Falaise, Étudiant en Droit.)

ÉNIGME.

BLANCHE ou noire, grande ou petite,
On connoît par-tout mon mérite.

Le riche & l'indigent, tous ont besoin de moi ;
Le sexe en fait sur-tout un plus fréquent emploi.
Je suis par fois brillante,
Et toujours très-piquante ;

Mais si je perds la tête, adieu tous mes amis,
Je suis en butte alors au plus parfait mépris.

(Par M. Robert des Roches.)

L O G O G R Y P H E.

JE suis, mon cher Lecteur, ta plus fidelle amie ;
Au faite des grandeurs & dans l'adversité,
Je te reste toujours : vois ma fidélité,
Tu ne me perds qu'avec la vie.
Des malheureux amans
Je soutiens seule la constance,
Et je leur dis : souffrez quelques mois de tourmens
Pour un instant de jouissance.
Dans mes neuf pieds cherches, en t'amusant,
L'amant courageux d'Andromède ;
Certain pays enchanteur, ravissant,
Où parmi les plaisirs on trouve son remède ;
Cé qu'un gourmand aime à remplir ;
Un peuple très-fameux vaincu par Alexandre ;
Un sentiment que tu ne peux comprendre,
Et qui fuit loin de toi quand tu crois le saisir ;
Un outil de jardinage ;
Un poisson ; une note ; une Divinité ;
Un animal dont le ramage
En Arcadie est renommé ;
Un goût qui ne plaît à personne ;
Pour les vaisseaux un lieu de sûreté ;
Ce que vous avez tous, & le nom qu'on vous donne

Souvent sans l'avoir mérité ;
 Ce qui vient du hasard & souvent vous fait honte ;
 De la douleur le signe peu certain ;
 Ce qui servit à Scapin
 Pour se venger de Géronte ;
 Ce qui comient ton cerveau ;
 Le fondateur d'un Ordre austère,
 Où, tout vivant, on se plonge au tombeau.
 Mais j'en ai dit assez, il est temps de me taire ;
 Je suis femme, & j'ai peine à subir cette loi.
 Adieu, mon cher Lecteur ; je te laisse avec moi.
 (Par M. Propiac, Officier au Rég. de Picardie.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

De l'Autorité de l'Usage sur la Langue ;
 Discours lu dans la Séance publique de
 l'Académie Française, le 16 Juin 1785,
 par M. Marmontel, Secrétaire Perpétuel
 de l'Académie, & Historiographe de France.
 A Paris, de l'Imprimerie de Demonville,
 Imprimeur-Libraire de l'Académie Fran-
 çoise, rue Christine.

NOTRE Littérature a peu de discussions Lit-
 téraires du mérite de celle-ci ; & peu de lec-
 tures à l'Académie ont été écoutées avec une
 attention plus vive, un plus grand intérêt,
 une satisfaction plus universelle. Ce plein

succès ne tient pas seulement à la beauté de l'Ouvrage; il participe encore du genre du sujet & de la convenance du lieu où il a été traité. Le Public, accoutumé à entendre dans les Séances de l'Académie de grands morceaux d'éloquence & de poésie, ne s'est point trouvé froid sur l'examen des pertes & des ressources de notre langue; tout lui retraçoit la fondation de ce Corps; il lui sembloit voir un tribunal dans ses fonctions, mais en même-temps un tribunal qui lui soumettoit ses travaux, & qui reconnoissoit que, dans l'objet même dont il est constitué juge, il ne peut prétendre qu'à l'honneur d'éclairer & de diriger la Nation. Vivement frappé moi-même de ces impressions, elles ont conduit ma pensée vers cette sorte de surveillance sur notre langue, qui a été confiée à l'Académie Françoisse; j'ai un moment médité cette institution; & il m'a paru qu'il ne seroit pas déplacé de présenter quelques idées sur ce sujet; j'ai espéré aussi qu'elles ne seroient pas sans intérêt dans un temps où l'on considère avec philosophie même les choses purement littéraires, & où l'on a déjà une longue expérience pour apprécier les établissemens anciens.

On a assez justement accusé les Gens de Lettres d'aimer à exalter surtout les hommes & les institutions qui leur sont favorables. Le charme de la reconnoissance embellit alors & consacre des louanges irrésistibles. C'est une sorte de religion à l'Académie de louer Ri-

chélien. Mais on peut dire, hors de l'Académie même, avec franchise & vérité, qu'en l'honorant pour la fondation de ce Corps, on lui rend un hommage bien mérité.

Il étoit vraiment digne d'un homme d'État d'appercevoir que non-seulement les Lettres avoient besoin de la protection du Gouvernement, mais encore qu'elles lui promettoient des services réels, une plus grande gloire, & que par-là elles méritoient d'être appuyées sur un établissement public. On ne pouvoit mettre dans celui-ci plus de cette noblesse qui en impose, plus de ces soins délicats capables de vaincre les préjugés gothiques qui avoient tourné en honneur l'ignorance même. Richelieu a voulu que, sous la protection immédiate du Trône, les plus beaux génies fussent associés, sans aucune inégalité, aux Grands de la Nation. Dans des constitutions où l'éloquence étoit le plus grand des talens, & la science des loix le premier des mérites, des hommes qui tiroient toute leur distinction de la culture des Lettres, ont reçu des plus grands honneurs; mais jamais le Corps entier des Gens de Lettres n'avoit été élevé à tant de gloire, ou, pour mieux dire, car les honneurs ne sont pas la gloire, à des récompenses plus nobles, plus flatteuses. Le beau & mémorable siècle de Louis XIV, a rendu témoignage de ce que les Lettres peuvent faire, quand elles sont honorées, & pour ceux qui les honorent.

En donnant aux Gens de Lettres une exis-

tence publique, & en quelque sorte nationale, en les adoptant pour dépositaires & instrumens de l'illustration qu'il préparoit à la France, ce fameux Cardinal sentit qu'il falloit fixer une occupation à cette Compagnie, dans laquelle il vouloit les rassembler; & ici encore il eut une idée pleine de majesté & de grandeur, telle qu'on n'en vit jamais, que dans ces grands hommes qui ont expié la gloire des conquêtes par la science de fonder des Empires, les Alexandre, les César, les Charlemagne.

C'étoit le temps où notre langue, encore pauvre & barbare, restée bien au-dessous de celles de deux autres Nations, dont l'une nous avoit appris les arts, & l'autre la guerre, commençoit cependant à se débrouiller & à recevoir l'empreinte du génie sous la plume de plusieurs Écrivains qui déjà avoient su l'élever à la dignité & à l'énergie de leurs pensées. Richelieu fut prévoir que cette langue, en adoptant sur-tout les mérites qu'une longue surveillance pouvoit lui donner, la clarté des énonciations, la régularité des tours, la sagesse des développemens, la variété & la précision des nuances, une grande sévérité dans le choix des mots, un accord scrupuleux entre la nature du terme & celle de l'idée, une différence bien marquée du noble au familier, pourroit un jour régner sur toute l'Europe, & devenir en quelque sorte une langue d'adoption au milieu de toutes les langues nationales. Il voulut la mettre en quelque sorte

sous la garde de ceux qui devoient l'illustrer par leurs travaux , afin qu'elle pût en même-temps s'épurer & se perfectionner par leurs observations. Aucune autre langue n'avoit encore été ainsi honorée d'une espèce de Magistrature ; aucune autre langue n'avoit été préparée à une si belle destinée.

Cependant une grande idée n'est pas toujours l'idée la plus juste , la plus heureuse. Les effets ne répondent aux espérances , que lorsque les plans se trouvent bien assortis à la nature des choses. En examinant la fondation de l'Académie , il me semble qu'on la trouve plus imposante qu'utile ; mon opinion pourra paroître paradoxale , peut-être téméraire ; c'est une nouvelle raison pour moi de la développer avec quelques détails.

Il me paroît que l'institution d'une Magistrature sur notre langue pêche par son principe même ; car une langue ne peut jamais être assujétie à une législation. Pour nous en convaincre , arrêtons-nous un moment sur les différentes parties & les diverses manières dont elle se forme.

Le premier fond des langues s'acquiert sans aucun art ; il renferme les dénominations & les tours nécessaires à la communication des premiers besoins , des premières idées , des premiers sentimens des hommes en société. Avant même qu'un peuple ait écrit , ce fond peut déjà être immense ; il est la base éternelle d'une langue.

Les progrès longs & insensibles de la civi-

lification, la naissance des Sciences & des Arts augmentent beaucoup la masse du vocabulaire, & changent le système du langage, mais en le laissant encore pour long-temps dans une sorte de barbarie.

Elle n'acquiert toute sa croissance, sa variété, son étendue, toutes les qualités enfin qui la rendent propre à énoncer & à peindre tout ce que l'homme peut penser & sentir, que du moment que les différentes passions ont modifié l'homme de toutes les manières, que les Beaux-Arts sont venus orner la société de leurs inventions, & que les Sciences l'ont enrichie de leurs découvertes.

Alors une langue reçoit l'influence des esprits de tous les ordres & de tous les genres qui la manient, & prend de l'analogie avec les choses diverses dont on la fait l'interprète; elle commence à ne plus se ressembler à elle-même; en se ressentant toujours néanmoins de sa première origine; riche de tout ce qu'elle a déjà acquis, elle devient de jour en jour plus propre à recueillir de nouvelles richesses; elle tourne à un certain système, sans se vouer à un seul génie. Elle trouve dans ses élémens tout-à-la-fois des avantages & des défavantages pour l'harmonie. Mais comme l'harmonie particulière des mots se perd beaucoup dans l'harmonie générale du discours, & que celle-ci dépend bien moins du matériel de la langue, que du génie & du goût de ceux qui la parlent, tout est à peu-près égal, ou au moins tout se compense dans les caractères

plus ou moins heureux d'une langue. On a beaucoup disputé sur leur prééminence ; il faudroit être bien plus instruit que je ne le suis pour en juger par comparaison ; mais j'avoue que la question me paroît nulle. Il est de la nature d'une langue d'obéir au génie de ceux qui la manient, & d'être formée par eux. La plus belle doit être celle du peuple le plus ingénieux, le plus éclairé, & qui a eû le plus grand nombre de grands Écrivains dans tous les genres. Toute langue peut toujours, jusqu'à un certain point, acquérir ce qui lui manque, se débarrasser de ce qui lui nuit ; son matériel n'est presque rien pour les beautés ou les défauts ; ce sont les combinaisons qui font tout. J'avoue que je ne puis imaginer ce que Bossuet, Racine, La Fontaine auroient pu faire de mieux, en écrivant en grec ou en latin.

Je crois donc qu'il est de la marche des choses qu'une langue arrive par plusieurs révolutions & par une foule d'influences, à un état de richesse & de splendeur qui ne la laisse plus ni dans le besoin, ni dans la possibilité des grandes acquisitions ; mais qui lui conserve cependant & lui fournit même de nouveaux moyens de s'accroître & de se perfectionner sans cesse. Jamais une langue ne peut être fixée ; elle a toujours à perdre ou à gagner, & cela, sous tous ses rapports d'harmonie, de clarté, de magnificence, de précision, de grâce, d'énergie. Ce qui est mobile essentiellement, ne peut être soumis à une législation ; ce qui marche par le cours fortuit des événe-

mens, ne peut être dirigé à un but certain; ce qui se réforme par une expérience journalière n'a pas besoin d'une inspection particulière; ce qui n'est soumis qu'aux besoins du génie qui crée & détruit, ne peut être que trop foiblement & trop lentement gouverné par l'esprit qui observe & qui juge.

Le premier défaut d'une magistrature, telle que celle qu'on a voulu donner à notre langue, est de recevoir toujours la loi, de ne la donner jamais. Elle ne peut qu'adopter ce qui est déjà établi; ses innovations n'auroient d'autorité, que lorsque l'usage les auroit consacrées.

L'institution que j'examine paroît tendre à trois grands effets. D'abord, de faire le dénombrement des mots qui doivent entrer & rester dans la langue, ensuite de fixer l'acception propre & les différences relatives de tous les termes; enfin, de la rappeler sans cesse à un système de goût & de philosophie; mais, dans tous ces points, on remarque l'inconvénient dont je viens de parler.

Quant au premier objet, qui ne fait, qui ne voit que l'usage se joue continuellement de cette nomenclature que l'on voudroit compléter? En effet, tel mot que vous déclarerez tombé, peut reprendre faveur dans un bon Livre; tel autre que vous donnez pour bien établi, peut s'user & tomber à son tour. Ainsi, pendant que vous fermez le tableau des mots reçus, on peut en mettre en vogue une foule d'autres, que leur nécessité ou leur beauté peuvent bientôt légitimer.

Sur le second objet, j'observerai que s'il est vrai, comme on l'a démontré, que les langues étant l'instrument nécessaire des pensées de l'homme, n'en sont que l'analyse, c'est-à-dire, l'explication détaillée de la manière dont les idées naissent & se combinent dans notre esprit, un travail qui tracerait l'origine & l'histoire de tous les mots d'une langue, seroit l'ouvrage le plus utile, le plus important; mais prenez-y garde, cette utilité tourneroit bien plus au profit de l'esprit du peuple qui parleroit cette langue, qu'à la gloire propre de la langue. Remarquez encore que tandis que les idées s'éclairciroient par l'analyse des mots, il seroit possible que la netteté & la précision de ceux-ci s'effaçassent encore insensiblement par les variations inévitables que l'usage y introduiroit; car leur acception n'est pas plus immuable que leur adoption.

Le troisième service que l'on s'est promis de cette institution, ne seroit pas assurément le moins considérable. Soumettre la langue à une réforme lente & sage qui pourroit en faire disparaître les plus choquantes irrégularités; substituer des règles aux routines, rapprocher toujours davantage la langue, de la philosophie, la rendre plus propre à l'éloquence, à la poésie, à la facilité & à la grâce de la conversation; quoi de plus grand & de plus heureux! Mais c'est-là ce qu'une autorité qui obéit elle-même ne peut faire. En fait de langue, il n'y a que l'usage qui règne. Faire des loix n'est rien; il faut parler